

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

14 MAI 2014

n°134

APRÈS VINGT ANS ET
PLUS DE MÉDITATION





**APRÈS VINGT ANS ET PLUS DE MÉDITATION
POUR ME CONDUIRE EN TOUT AVEC PRÉCAUTION
DE TANT D'AUTRE MARIS J'AURAIS QUITTÉ LA TRACE
POUR ME TROUVER APRÈS DANS LA MÊME DISGRACE ?**

Le soleil est le soleil

L'ennui est l'oiseau de rêve qui couve l'œuf de l'expérience.
Walter Benjamin

Tous les deux ils attendaient. Je crois que leurs attentes ne se ressemblaient pas. Lui avait une attente, il attendait le résultat, diagnostic couché sur le papier. Il était dans l'attente « de ». Elle était « dans l'attente », sans préposition, sans postposition. Elle remplissait l'attente au point qu'agir était attendre, attendre était agir.

Après vingt ans et plus de méditation.

Il était « en attente de » mais il ne faisait pas « l'expérience de ». Il faisait « une expérience ». Pendant qu'elle, elle faisait « l'expérience de ».

« Une » expérience, « une » attente, partout où il pouvait, il créait la distance. La distance, c'était celle de la maison à sa maison, de l'expérience qu'il menait à son quotidien, mais c'était aussi la distance de sa projection. À force de méditer sur le monde, le monde était toujours plus lointain, des kilomètres toujours plus nombreux l'en séparaient.

Parce qu'il disait :

Dans vingt ans elle sera ma femme

Dans vingt ans elle sera belle

Dans vingt ans elle sera stupide

Dans vingt ans elle aura un fils de moi dans son ventre

Et cela disait

Demain la nuit sera jour

Demain le pauvre sera riche

Demain le célibataire sera un homme marié

Demain le rond sera carré et le carré sera rond

Demain ne sera pas aujourd'hui

« Une » expérience, « une » hypothèse, « une » observation, « une » attente. Il comptait sur la rupture, l'unique, l'instant, et cet instant où l'œuf éclot il le mitonnait, il le bouchonnait, il becquetait, coquetait, formules chimiques et postulats à l'appui.

Il avait la tête dans le guidon à force de projeter, c'était son paradoxe. Il savait ce qui devait arriver. *Effet Tunnel*, plus rien n'existait que cette ligne qu'il croyait ne pas avoir à tracer entre son postulat et sa validation. Il traçait une ligne qui disait $A=A$, en double traits tirés droits et parallèles, le réel aurait dû se coucher sur la ligne du postulat.

Il comptait donc sur le futur pour ne pas être aujourd'hui, il lançait le présent loin dans le futur, il lançait la distance de l'observation, et cependant toute son hypothèse était biaisée par sa projection, car il ne voyait que cette trajectoire qu'il avait fixé à l'avance. *L'effet Tunnel* : il ne croyait pas à la transformation par l'expérience, il croyait à la validation du postulat par expérience. Il souhaitait se valider. Montrer qu'il avait raison. Il méditait, il était concentré, centré sur sa ligne, il ne voyait plus rien d'avoir pris les distances sur vingt années. Il voulait que demain ne soit pas aujourd'hui, il voulait que demain soit le résultat d'aujourd'hui.

Elle, elle ne savait pas ce qu'elle attendait.

Elle était en l'état d'observation. Elle n'avait rien vécu. Elle était l'œuf qui couvait.
Sous l'aile de l'oiseau qui était son ennui. Pourtant elle ne connaissait ni la béatitude ni la contemplation. Elle n'avait pas le temps de contempler, elle lavait les chemises elle repassait le linge elle faisait le geste quotidien de repasser le torchon de rincer le torchon de ses mains elle était artisan. Sa vie, elle l'a passée de ces gestes répétés de ces rituels-là du faire. Elle n'avait pas le temps de créer une distance au monde car elle comptait les torchons et ses tables de multiplication. Jamais elle ne demandait Pourquoi Pourquoi le soleil tourne autour de la terre Comment se font les enfants Pourquoi la nuit Pourquoi la lune le soleil Pourquoi la terre. Elle ne demandait pas pourquoi parce qu'elle était occupée par le faire. Il y avait le travail. Le travail prenait tout. Le soleil était le soleil.

De ces mots de Peter Handke

*L'orage s'approchera comme un orage
Le songe vous apparaîtra comme un songe
La vie sera multiple comme la vie.
L'immensité sera infinie comme l'immensité.
La réalité deviendra réalité.
La vérité deviendra vérité.*

C'était cela sa médiation sur la vie.

Et dans l'ennui, et dans le travail, et dans les torchons et la mort du chat, dans cet interstice il y avait eu cette rencontre. Sortie des prédictions. Et simplement, alors, la vérité deviendrait vérité. De se conjuguer au futur parce que le présent c'était le futur parce qu'il n'existait pas de futur dans son monde parce que

expérience ou essai/épreuve/tentative
elle n'avait rien tenté ou essayé.

Elle avançait et d'avancer elle éprouvait et la nouveauté soudain lui avait claqué le visage
Expérience elle n'a pas dit Comme c'est nouveau
Elle ne lui en a pas parlé elle a dit Le petit chat est mort
Et je crois qu'elle a parlé du petit chat non pour cacher l'arrivée d'Horace mais parce que ce n'était pas plus un événement que la mort du petit chat.
Parce qu'elle oubliait la sensation elle ne cachait rien elle disait tout
La vérité deviendra vérité elle était devenue mais elle était déjà.

Lorsqu'elle lavait les chemises maintenant il y avait ce visage qui l'obsédait il y avait ce sourire sur ses lèvres et ce désir entre ses cuisses.

Elle ne s'est pas posée de questions.

Il fallait agir alors elle a agi.

Il y avait une rupture, oui, mais cette rupture était une rupture, comme l'ennui était l'ennui.

Elle a éprouvé, ce qui veut dire qu'elle a fait l'expérience du présent qui advenait en elle qui la débordait qui l'emmenait et elle s'est laissée couler elle savait les gestes qu'elle devait faire elle n'avait pas besoin de les avoir appris parce que c'était nécessité qui criait et cette nécessité c'était ce désir venu d'ailleurs ex-périence et tout d'un coup cette chose-là existait et il n'y avait qu'à la faire exister.

On peut donc dire que l'œuf a éclos. Parce qu'elle avait été gardée dans le silence. Et dans ce silence il y a eu un son. Et l'expérience de ce son l'avait transformée. Parce qu'il y avait eu de l'ennui il y a eu de l'inconnu. Mais cette rupture, cette éclosion soudaine, cette expérience transformatrice, elle disait voici que sans futur soudain mon présent est un futur. Je crois qu'elle n'a rien projeté. Je crois

qu'elle ne rêvait pas de prince charmant. Je crois qu'elle ne savait pas combien d'enfants elle aurait voulu je crois qu'elle n'avait pas appris le temps du futur qu'elle n'y arrivait pas que l'homme qui venait lui apprendre la langue française deux fois par semaine avait fini par abandonner il avait dit elle est trop sotte pour comprendre le futur et elle est trop sotte pour demander pourquoi son esprit n'est pas capable du futur.

Si elle avait lu les mots de Peter Handke

Soudain elle se serait réjouie du futur

Elle aurait répété des journées durant

La vie sera multiple comme la vie.

L'immensité sera infinie comme l'immensité.

Elle aurait découvert ces mots de Fernando Pessoa alias Alberto Caeiro dans *Le gardeur de troupeaux*

je ne fus jamais qu'un enfant qui jouait,

je fus idolâtre comme le soleil et l'eau

d'une religion ignorée des seuls humains.

Je fus heureux parce que je ne demandais rien,

non plus je ne trouvais qu'il y eût d'autre explication que le fait

pour le mot explication d'être privé de tout sens.

Je n'ai désiré que d'être au soleil ou sous la pluie,

au soleil lorsqu'il le soleil y était

et sous la pluie lorsqu'il pleuvait

(et jamais au contraire),

avoir chaud et froid et vent,

et ne point aller au-delà.

Elle était gardienne de troupeaux. Elle observait le monde et le monde lui disait seulement « Je suis le monde ». parce qu'il n'y avait pas de distance, parce que son observation ce n'était pas l'observation du monde mais le compte des moutons et où l'herbe avait été broutée – elle était « dans »

La légende raconte qu'Archimède prenait un bain lorsqu'il cria soudain « Eurêka ! », et que Newton faisait une sieste à l'ombre d'un pommier lorsque la pomme tomba sur sa tête. Ils avaient oublié de réfléchir, ils étaient de cette détente où jaillit l'œuf sans cocotte-minute et cetera.

Adèle Gascuel



**COUP SUR COUP JE VERRAI, PAR LEUR INTELLIGENCE
DE MES SOINS VIGILANTS CONFONDRE LA PRUDENCE ?
ET JE SERAI LA DUPE, EN MA MATURITÉ
D'UNE JEUNE INNOCENTE ET D'UN JEUNE ÉVENTÉ ?**

La vérité est chose si grande, que nous ne devons dédaigner aucune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne savons à laquelle nous prendre, l'expérience n'en a pas moins...

Je m'étudie plus qu'autre sujet. C'est ma métaphysique, c'est ma physique... De l'expérience que j'ai de moi, je trouve assez de quoi me faire sage, si j'étais bon écolier. Qui remet en sa mémoire l'excès de sa colère passée et jusques où cette fièvre l'emporta, voit la laideur de cette passion mieux que dans Aristote, et en conçoit une haine plus juste. Qui se souvient des maux qu'il a courus, de ceux qui l'ont menacé, des légères occasions qui l'ont remué d'un état à l'autre, se prépare par là aux mutations futures et à la reconnaissance de sa condition. La vie de César n'a pas plus d'exemples pour nous que la nôtre... Écoutons-y seulement : nous nous disons tout ce dont nous avons principalement besoin...

L'expérience m'a encore appris ceci, que nous nous perdons d'impatience. Les maux ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé.... Il ne faut ni obstinément s'opposer aux maux, ni leur succomber mollement, mais leur céder naturellement, selon leur condition et la nôtre... laissons faire un peu la nature : elle entend mieux ses affaires que nous... Il faut apprendre à souffrir ce qu'on ne peut éviter. Notre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de choses contraires et de divers tons, doux et âpres, aigus et plats, mols et graves. Le musicien qui n'en aimerait que les uns, que voudrait-il dire ? Il faut qu'il sache s'en servir en commun et les mêler. Et nous aussi les biens et les maux, qui sont consubstantiels à notre vie...

Je hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table. Je ne veux pas que l'esprit s'y cloue ni qu'il s'y vautre, mais je veux qu'il s'y applique... Quand je danse, je danse ; quand je dors, je dors, et quand je me promène solitairement en un beau verger, si mes pensées se sont entretenues d'objets étrangers quelque partie du temps, je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude et à moi.

• Nous sommes de grands fous : "Il a passé sa vie dans l'oisiveté, disons-nous ; je n'ai rien fait d'aujourd'hui. - Quoi, n'avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. Ah ! si on m'avait donné l'occasion de traiter de grandes affaires, j'aurais montré ce que je savais faire. - Avez-vous su méditer et conduire votre vie ? Alors vous avez fait la plus grande besogne de toutes." Composer nos moeurs est notre office, non pas composer des livres et gagner des batailles et des provinces, mais l'ordre et tranquillité à notre conduite. Notre grand et glorieux chef-d'oeuvre, c'est vivre à propos... Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie ; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mépriser notre être.

C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait... J'ai un dictionnaire tout à part moi : je "passe" le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon je ne le veux pas "passer", je le goûte, je m'y tiens. Il faut courir le mauvais et se rasseoir au bon ... nature nous a mis la vie en main, garnie de telles circonstances, et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous échappe inutilement... Je me prépare pourtant à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme pénible et importune.

Pour moi donc, j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu de nous l'octroyer... J'accepte de bon coeur, et reconnaissant, ce que nature a fait pour moi, et m'en contente et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout-puissant donneur de refuser son don, de l'annuler et défigurer. Tout bon, il a fait tout bon.

MONTAIGNE,
ESSAIS



l'école en tramway à chevaux, se retrouvait debout sous le ciel dans un paysage où rien n'était resté inchangé – sauf les nuages et, au centre, dans un champ de forces destructrices et d'explosions, le fragile, le minuscule corps humain¹ ».

Nous savons pourtant, aujourd'hui, que pour détruire l'expérience point n'est besoin d'une catastrophe. La vie quotidienne, dans une grande ville, suffit parfaitement en temps de paix à garantir ce résultat. Dans une journée d'homme contemporain, il n'est presque plus rien en effet qui puisse se traduire en expérience : ni la lecture du journal, si riche en nouvelles irrémédiablement étrangères au lecteur même qu'elles concernent ; ni le temps passé dans les embouteillages au volant d'une voiture ; ni la traversée des enfers où s'engouffrent les rames du métro ; ni le cortège de manifestants, barbant soudain toute la rue ; ni la nappe de gaz lacrymogènes, qui s'effiloche lentement entre les immeubles du centre-ville ; pas davantage les rafales d'armes automatiques qui éclatent on ne sait où ; ni la file d'attente qui s'allonge devant les

Tout discours sur l'expérience doit aujourd'hui partir de cette constatation : elle ne s'offre plus à nous comme quelque chose de réalisable. Car l'homme contemporain, tout comme il a été privé de sa biographie, s'est trouvé dépossédé de son expérience : peut-être même l'incapacité d'effectuer et de transmettre des expériences est-elle l'une des rares données sûres dont il dispose sur sa propre condition. Benjamin, qui, dès 1933, avait diagnostiqué avec précision cette « pauvreté en expérience » de l'époque moderne, la désignait comme une catastrophe conséquence de la guerre mondiale : les survivants des champs de bataille « revenaient frappés de mutisme [...] non pas enrichis d'expériences susceptibles d'être partagées, mais appauvris [...]. Car jamais expériences n'ont été si radicalement démenties que les expériences stratégiques par la guerre de positions, les expériences économiques par l'inflation, les expériences corporelles par la faim, les expériences morales par le despotisme. Toute une génération, qui était allée à

guichets d'une administration ; ni la visite au supermarché, ce nouveau pays de cocagne ; ni les instants d'éternité passés avec des inconnus, en ascenseur ou en autobus, dans une muette promiscuité. L'homme moderne rentre chez lui le soir épuisé par un fatras d'événements – divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces – sans qu'aucun d'eux se soit mué en expérience.

C'est bien cette impossibilité où nous sommes de la traduire en expérience qui rend notre vie quotidienne insupportable, plus qu'elle ne l'a jamais été ; ce n'est nullement une baisse de qualité, ni une prétendue insignifiance de la vie contemporaine (jamais, peut-être, l'existence quotidienne n'a été aussi riche qu'aujourd'hui en événements significatifs). S'il faut attendre le XIX^e siècle pour rencontrer les premières manifestations littéraires de cette oppression du quotidien, et s'il est vrai que les célèbres pages de *Sein und Zeit* sur la « banalité » – en quoi la société européenne de l'entre-deux-guerres n'a été que trop portée à se reconnaître – n'auraient pas eu le moindre sens une centaine d'années plus tôt (c'est que le quotidien, précisément, et non pas l'extraordinaire, constituait jadis la matière première de l'expérience que chaque génération transmettait à la suivante.) D'où l'impossibilité d'ajouter foi aux récits de voyage et aux bestiaires médiévaux ; sans rien comporter de « fantastique », ils montrent simplement qu'en aucun cas l'extraordinaire ne pouvait se traduire en expérience.) Tout événement, si banal et insignifiant qu'il fût, devenait

1. Walter Benjamin, *Der Erzähler*. Une traduction française, non reprise ici, a été publiée par M. de Gandillac sous le titre : « Le Narrateur » in *Poésie et Révolution*, Paris, Denoël, 1971 (et reproduite in *Rastelli raconte...*, Paris, Seuil, 1987).

Le traducteur du présent ouvrage s'est efforcé de donner en note, chaque fois qu'il l'a pu, les références des ouvrages cités par l'auteur sans autre indication. De même ont été traduites diverses citations latines ou termes grecs que Giorgio Agamben donne dans la langue originale (N.d.T.).

ainsi la minuscule impurité autour de laquelle se cristallisait comme une perle l'autorité de l'expérience. Car l'expérience trouve son nécessaire corrélat moins dans la connaissance que dans l'autorité, c'est-à-dire dans la parole et le récit. Aujourd'hui, nul ne semble plus détenir assez d'autorité pour garantir une expérience ; la détient-on, c'est alors sans être effleuré par l'idée d'établir sur une expérience le fondement de cette autorité. Ce qui caractérise le temps présent, c'est au contraire que toute autorité se fonde sur ce qui ne peut être expérimenté ; à une autorité que seule légitimerait une expérience, personne n'accorderait le moindre crédit. (En refusant les arguments d'expérience, les mouvements de jeunes le prouvent éloquemment.)

D'où la disparition de la maxime et du proverbe, en tant que formes où l'expérience se posait en autorité. Le slogan, qui les a remplacés, est le proverbe d'une humanité qui a perdu l'expérience. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait plus d'expériences aujourd'hui ; mais elles, s'effectuent en dehors de l'homme. Et l'homme, curieusement, se contente de regarder ; avec soulagement. La visite d'un musée ou d'un lieu de pèlerinage touristique est particulièrement instructive à cet égard. Placée devant les plus grandes merveilles de la terre (disons, par exemple, le *Patio de los leones* à l'Alhambra), une écrasante majorité de nos contemporains se refuse à en faire l'expérience : elle préfère laisser ce soin à l'appareil photographique. Il ne s'agit naturellement pas ici de déplorer une telle attitude, mais d'en prendre acte. Car ce refus, appa-

remment dément, contient peut-être un grain de sagesse, où se laisserait deviner le germe d'une expérience future en attente du printemps. En reprenant le programme - hérité de Benjamin - de la « philosophie à venir », on se propose dans cet écrit de préparer le terrain logique qui permettrait à un tel germe de parvenir à maturité.

Glose

Un récit de Tieck, intitulé Le Superflu, met en scène un couple d'amants désargentés qui renouent progressivement à tous leurs biens, comme à toute activité extérieure, et finissent par se claquer dans leur chambre. Ne trouvant plus de quoi se chauffer, ils en viennent à mettre le feu à l'escalier de bois qui reliait cette pièce au reste de la maison ; avec leur amour pour unique richesse et pour seule occupation, ils s'isolent complètement du monde extérieur. Cet escalier, nous suggère Tieck, est l'expérience, qu'ils sacrifient aux flammes de la « connaissance pure ». Quand, à son retour, le propriétaire de la maison (représentant ici les raisons de l'expérience) cherche le vieil escalier qui conduisait à l'étage occupé par les deux jeunes locataires, Enrico (le protagoniste) n'a pour lui que dérision : « Il veut prendre appui sur la vieille expérience, en homme qui cherche à s'élever lentement et par degrés du ras du sol au plus haut niveau de compréhension ; mais jamais il ne pourra rejoindre l'intuition immédiate de qui a, comme nous, aboli tous ces moments triviaux de l'expérience et de la succession pour les sacrifier, suivant l'antique loi des Parsis, à la flamme purificatrice et vivifiante de la connaissance pure. »

La suppression de l'escalier, c'est-à-dire de l'expérience, se trouve justifiée par Tieck comme une « philosophie de la pauvreté que le destin leur a imposée ». Une telle « philosophie de la pau-

vreté » peut expliquer aujourd'hui le refus de l'expérience chez les jeunes (mais pas seulement chez les jeunes : touristes et « Indiens métropolitains », pères de famille et hippies sont tous apparus, bien plus qu'ils ne seraient disposés à l'admettre, par une même perte d'expérience). Car ils ressemblent à ces personnages des dessins animés de notre enfance, qui peuvent marcher dans le vide tant qu'ils ne s'en aperçoivent pas : s'ils s'en aperçoivent, s'ils en font l'expérience, leur chute est inéluctable.

Sa condition a beau être objectivement terrible, on n'a jamais vu spectacle plus répugnant que celui d'une génération d'adultes qui, après avoir détruit toute possibilité d'expérience authentique, impute sa propre misère à une jeunesse désormais incapable d'expérimenter. Quand à une humanité effectivement dépossédée de son expérience on prétend imposer, comme aux rats prisonniers du labyrinthe, une expérience manipulée et directive, autrement dit quand il n'y a d'expérience possible que dans l'horreur ou le mensonge, alors le refus de l'expérience peut constituer — provisoirement — une défense légitime.

L'actuelle toxicomanie de masse doit être considérée, elle aussi, dans la perspective ouverte par cette destruction de l'expérience. Car entre les nouveaux drogués et les intellectuels qui découvriraient la drogue au XIX^e siècle, la différence est que ceux-ci (en tout cas les moins lucides) pouvaient encore nourrir l'illusion de vivre une expérience inédite, alors qu'il ne s'agit plus pour ceux-là que de se débarrasser de toute expérience.

Giorgio Agamben, Enfance et histoire

Arnolphe

Quoi ? l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer ?
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence ?
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé ?
En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
Contempler des marins les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents ;
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts.
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
Et comme si du sort il était arrêté
Que nul homme ici-bas n'en serait exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrâce ?
Ah ! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti ;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste,
Et cette nuit, qu'on prend pour le galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

Molière, *L'École des femmes*, Acte IV, sc. 7

**EN SAGE PHILOSOPHE ON M'A VU, VINGT ANNÉES
CONTEMPLER DES MARIS LES TRISTES DESTINÉES
ET M'INSTRUIRE AVEC SOIN DE TOUS LES ACCIDENTS
QUI FONT DANS LE MALHEUR TOMBER LES PLUS PRUDENTS**



Molière, *L'École des maris*

ARISTE

Soit, mais je tiens sans cesse,
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur;
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes,
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
À ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repenti;
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps,
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
Et l'école du monde en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre:
Elle aime à dépenser en habits, linge, et nœuds,
Que voulez-vous, je tâche à contenter ses vœux,
Et ce sont des plaisirs qu'on peut dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser,
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté tout entière,
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendresse, et des soins complaisants,
Peuvent à son avis pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge;
Elle peut m'épouser, sinon choisir ailleurs,
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs,
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'était donnée.

SGANARELLE

Hé qu'il est doux, c'est tout sucre, et tout miel.

ARISTE

Enfin c'est mon humeur, et j'en rends grâce au ciel,
Je ne suivrais jamais ces maximes sévères,
Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

SGANARELLE

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté,
Ne se retranche pas avec facilité,
Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa manière de vie.

JE SUIS LE GARDEUR DE TROUPEAUX

Je suis un gardeur de troupeaux.
Le troupeau, ce sont mes pensées
Et mes pensées sont toutes mes sensations.
Je pense avec les yeux et avec les oreilles
Et avec les mains et les pieds
Et avec le nez et la bouche.
Penser une fleur c'est la voir et la respirer
Et manger un fruit c'est en avoir le sens.
C'est pourquoi lorsque par un jour de chaleur
Je me sens triste d'en jouir à ce point,
Et que je m'étends de tout mon long dans l'herbe,
Et que je ferme mes yeux brûlants,
Je sens mon corps entier étendu dans la réalité,
Je connais la vérité et suis heureux.

Alberto Caeiro « Poèmes païens »

Le conteur

Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov¹

I

Le conteur — si familier que nous soit ce nom — est loin de nous être entièrement présent dans son activité vivante. Il est à nos yeux déjà un phénomène lointain, et qui s'éloigne de plus en plus. Pré-senter Leskov² comme un conteur, ce n'est pas le rapprocher de nous, mais bien plutôt augmenter la distance qui nous sépare de lui. Vue avec un certain recul, la figure du conteur se réduit à quelques grandes lignes élémentaires. Plus exactement : celles-ci s'en dégagent, comme une tête d'homme ou un

1. N. d. T. : Première publication dans la revue suisse *Orient und Okcident*, nouvelle série, n° 3 (octobre 1936). Une traduction française, due à Benjamin lui-même, est parue dans le *Mercur de France* (juillet 1952) sous le titre « Le narrateur » (reprise dans *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 193 sqq.). Nous avons pourtant choisi le terme « conteur » pour traduire l'allemand *Erzähler*, qui désigne celui qui raconte une histoire, alors que le « narrateur » tend de plus en plus à désigner une figure interne au discours, en quelque sorte le « représentant » de l'auteur dans le texte. (PR)

2. Nicolas Leskov naquit en 1831 dans le gouvernement d'Orïol et mourut en 1895 à Saint-Pétersbourg. Son intérêt et ses sympathies pour le monde paysan l'apparentent à Tolstoï, son orientation

corps d'animal peuvent se dessiner dans un rocher, lorsque le spectateur se place à la bonne distance et sous l'angle convenable. Cette distance et cet angle nous sont dictés par une expérience que nous avons l'occasion de faire presque chaque jour. Elle nous apprend que l'art de conter est en train de se perdre. Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire¹. Et s'il advient qu'en société quelqu'un réclame une histoire, une gêne de plus en plus manifeste se fait sentir dans l'assistance. C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences.

L'une des raisons de ce phénomène saute aux yeux : le cours de l'expérience a chuté. Et il semble bien qu'il continue à sombrer indéfiniment. Il suffit d'ouvrir le journal pour constater que, depuis la veille, une nouvelle baisse a été enregistrée, que non seulement l'image du monde extérieur, mais aussi celle du monde moral ont subi des transformations qu'on n'aurait jamais crues possibles. Avec la Guerre mondiale, on a vu s'amorcer une évolution qui, depuis, ne s'est jamais arrêtée. N'avait-on pas constaté, au moment de l'armistice, que les gens

religieuse le rapproche de Dostoïevski. Mais les écrits où il exprime ses principes et sa doctrine, les romans de sa première période, se sont révélés la partie la plus caduque de son œuvre. L'importance de Leskov tient à ses récits, qui appartiennent à une couche plus tardive de sa production. Depuis la fin de la guerre, plusieurs tentatives ont eu lieu pour faire connaître ces récits dans les pays de langue allemande. Outre les petits volumes d'œuvres choisies publiés par les éditions Musarion et les éditions Georg Müller, il faut placer au premier rang le choix de textes en neuf tomes des éditions C. H. Beck.

1. N. d. T. : Le passage qui suit reprend, parfois littéralement, le propos développé dans « Expérience et pauvreté » (cf. t. II, p. 365). (PR)

revenaient muets du champ de bataille — non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable? Ce qui s'est répandu dix ans plus tard dans le flot des livres de guerre n'avait rien à voir avec une expérience quelconque, car l'expérience passe de bouche en bouche. Il n'y avait à cela rien d'étonnant. Car jamais expériences acquises n'ont été aussi radicalement démenties que l'expérience stratégique par la guerre de position, l'expérience économique par l'inflation, l'expérience corporelle par la bataille de matériel, l'expérience morale par les manœuvres des gouvernants. Une génération qui était encore allée à l'école en tramway hippomobile se retrouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et, au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain.

II

L'expérience transmise de bouche en bouche est la source à laquelle tous les conteurs ont puisé. Et parmi ceux qui ont couché leurs récits par écrit, les plus grands sont ceux dont le texte s'éloigne le moins de la parole des innombrables conteurs anonymes. Il convient d'ailleurs de distinguer parmi ces derniers deux groupes bien distincts, qui certes s'interpénètrent de multiples manières. La figure du conteur ne prend pleinement corps que si l'on se la représente sous l'un et l'autre de ces aspects. « Celui qui fait un voyage a quelque chose à raconter » dit le proverbe, qui décrit donc le conteur comme quelqu'un qui a vu du pays. Mais l'on n'écoute pas moins volontiers

~~mier texte imprimé est intitulé: *Ποιητοὶ les livres sont chers à Kiev*. Une série d'opuscules sur la classe ouvrière, sur l'écobolisme, sur les médecins administratifs, sur les commerçants sans emploi, précèdent son œuvre de conteur.~~

IV

L'intérêt pour les questions pratiques est un trait caractéristique chez beaucoup de conteurs nés. De façon plus marquée que chez Leskov, nous le retrouvons par exemple chez Gotthelf, qui donnait à ses paysans des conseils d'agronomie, ou chez Nodier, qui traite des dangers de l'éclairage au gaz; Hebel, qui, dans ses *Contes*¹, dispense à ses lecteurs de menus enseignements scientifiques, a également sa place dans ce groupe. Tout cela nous éclaire sur la nature du véritable récit. Il présente toujours, ouvertement ou tacitement, un aspect utilitaire. Celui-ci se traduit parfois par une moralité, parfois par une recommandation pratique, ailleurs encore par un proverbe ou une règle de vie — dans tous les cas le conteur est un homme de bon conseil pour son public. Si l'expression « être de bon conseil » commença aujourd'hui à paraître désuète, c'est parce que l'expérience devient de moins en moins communicable. C'est pourquoi nous ne sommes plus de bon conseil, ni pour nous ni pour autrui. Porter conseil, en effet, c'est moins répondre à une question que proposer une manière de poursuivre une histoire (en train de se dérouler). Pour pouvoir

1. N. d. T.: J. P. Hebel, *Schatzkästlein des rheinischen Hausfreundes*, Stuttgart-Augsbourg, Cotta, 1859. (PR)

demander conseil, il faudrait d'abord être capable de raconter cette histoire. (Sans compter qu'un homme n'est accessible à un conseil que dans la mesure où il parvient à verbaliser sa situation). Le conseil, tissé dans l'étoffe même de la vie est sagesse. L'art du récit tend à se perdre, parce que l'aspect épique de la vérité, c'est-à-dire la sagesse, est en voie de disparition. Le phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Et rien ne serait plus insensé que de le considérer comme un simple « signe de décadence », à plus forte raison comme un fait spécifique-ment « moderne ». Il s'agit plutôt d'un phénomène concomitant à l'évolution historique des forces productives : ce mouvement qui, au cours des siècles et de façon tout à fait progressive, a éliminé le récit du domaine de la parole vivante, a en même temps rendu sensible, dans ce qui ainsi disparaissait, une beauté nouvelle.

~~Le premier indice du processus, qui devait aboutir au déclin du récit est l'apparition du roman au début des Temps modernes. Ce qui distingue le roman du récit (et de l'épopée au sens étroit), c'est qu'il est inséparable du livre. Le roman n'a pu se propager qu'avec l'invention de l'imprimerie. La tradition orale, qui constitue le fond de l'épopée, est d'une tout autre nature que ce qui donne corps au roman. Le roman se distingue de toutes les autres formes de prose littéraire — des contes, des légendes et même des nouvelles — en ce qu'il ne provient pas de la tradition orale, et n'y conduit pas davantage. Mais, par ce trait, il se distingue au premier chef du récit.~~

Leskov s'est mis à l'école des Anciens. Le premier conteur grec fut Hérodote. Au livre troisième, chapitre xiv, de ses *Histoires*, se trouve une histoire fort instructive. Il s'agit du roi d'Égypte Psamménite. Lorsque celui-ci eut été vaincu et fait prisonnier par le roi des Perses Cambyse, ce dernier résolut d'humilier le captif. Il donna l'ordre de le placer sur le chemin que devait suivre le cortège triomphal des Perses. Et, de plus, il fit en sorte que le prisonnier pût voir passer sa fille, réduite à l'état de servante, allant à la fontaine avec une cruche¹. Alors que tous les Égyptiens, à ce spectacle, se plaignaient et se lamentaient, Psamménite seul ne disait mot et restait immobile, les yeux rivés au sol ; et voyant peu après son fils qu'on emmenait au supplice avec le cortège, il ne bougea pas davantage. Mais lorsqu'il reconnut ensuite, dans les rangs des prisonniers, un de ses serviteurs, un vieillard misérable, alors il se frappa la tête avec les poings et présenta tous les signes de la plus profonde désolation.

Cette histoire nous montre ce qu'est un véritable récit. L'information n'a de valeur qu'à l'instant où elle est nouvelle. Elle ne vit qu'en cet instant, elle doit s'abandonner entièrement à lui et s'ouvrir à lui sans perdre de temps. Il n'en est pas de même du récit : il ne se livre pas. Il garde sa force rassemblée en lui, et offre longtemps encore matière à développement. C'est ainsi que Montaigne, revenant sur cette histoire du roi d'Égypte, s'est demandé : pourquoi ne se lamente-t-il qu'en voyant son serviteur ?

1. N. d. T. : Travail spécifiquement servile chez les Égyptiens. (MDG)

Montaigne répond : « Ce fut qu'estant d'aillieurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrières de la patience¹. » Mais on pourrait dire tout aussi bien : « Le destin de personnages royaux n'émeut pas le roi, car c'est son propre destin. » Ou bien : « Beaucoup de choses nous touchent au théâtre qui ne nous émeuvent pas dans la vie ; ce serviteur n'est aux yeux du roi qu'un comédien. » Ou encore : « Une grande douleur se contient et n'éclate qu'au moment d'une détente. La vue du serviteur a servi de détente. » — Hérodote ne fournit aucune explication. Il rapporte les faits de la façon la plus sèche. C'est pourquoi ce récit venu de l'ancienne Égypte est encore capable, après des milliers d'années, de nous étonner et de nous donner à réfléchir.

Il ressemble à ces graines enfermées hermétiquement pendant des millénaires dans les chambres des pyramides, et qui ont conservé jusqu'à aujourd'hui leur pouvoir germinatif.

VIII

Rien ne recommande plus durablement les histoires à la mémoire que cette pudique concision qui la soustrait à l'analyse psychologique. Plus le conteur renonce naturellement à toute différenciation psychologique, plus ces histoires pourront prétendre rester dans la mémoire de l'auditeur, plus elles se couleront parfaitement dans sa propre expérience, et plus il prendra finalement plaisir, un jour ou l'autre, à les raconter à son tour. Ce processus d'assimilation qui se déroule au plus profond de

1. N. d. T. : Montaigne, *Essais*, Livre I, chapitre II. (PR)

nous-mêmes exige un état de détente qui devient de plus en plus rare. Si le sommeil représente le point culminant de la détente corporelle, c'est dans l'ennui que l'esprit se relâche le plus complètement. L'ennui est l'oiseau de rêve qui couvre l'œuf de l'expérience. Au moindre bruit dans le feuillage, l'oiseau s'envole. Dans les villes — où il n'est plus d'activités qui soient intimement liées à l'ennui —, il ne trouve déjà plus aucun endroit pour faire son nid et, même à la campagne, il lui est de plus en plus difficile de s'établir. Ainsi se perd le don de prêter l'oreille, et de ceux qui prêtent l'oreille la communauté disparaît. L'art de raconter les histoires est toujours l'art de reprendre celles qu'on a entendues, et celui-ci se perd, dès lors que les histoires ne sont plus conservées en mémoire. Il se perd, parce qu'on ne file plus et qu'on ne tisse plus en les écoutant. Plus l'auditeur s'oublie lui-même, plus les mots qu'il entend s'inscrivent profondément en lui. Lorsque le rythme du travail l'occupe tout entier, il prête l'oreille aux histoires de telle façon que lui échoit naturellement le don de les raconter à son tour. Ainsi donc se noue le filet où repose le don de raconter. Il se défait aujourd'hui par tous les bouts, après qu'il ait été assemblé, voici plusieurs milliers d'années, dans la sphère des plus anciennes formes d'artisanat.

Le récit, tel qu'il a longtemps prospéré dans le monde de l'artisanat — rural, maritime, puis citadin —, est lui-même une forme pour ainsi dire artisanale de la communication. Il ne vise point à transmettre

T i Q Q U N

Eh bien, la guerre!

Il faut en tout commencer par les principes. L'action juste en découle.

Quand une civilisation est ruinée, il lui faut faire faillite. On ne fait pas le ménage dans une maison qui s'écroule.

Les buts ne font pas défaut, le nihilisme n'est rien. Les moyens sont hors de cause, l'impuissance n'a pas d'excuse. La valeur des moyens se rapporte à leur fin.

Tout ce qui *est*, est bon. Le monde des *qelipoth*, le Spectacle, est de part en part, mauvais. Le mal n'est pas une substance, s'il était une substance, il serait bon. Le mystère de l'effectivité du mal se résout en ceci que le mal n'est pas, mais qu'il est un néant *actif*.

Le mal, c'est de ne le pas distinguer du bien. L'indistinction est son royaume, l'indifférence sa puissance.

Les hommes n'aiment pas le mal, ils aiment le bien qui est en lui.

Dans le *Tiqqun*, l'être retourne à l'être, le néant au néant. L'accomplissement de la Justice est son abolition.

L'histoire n'est pas finie, il faudrait, pour cela, qu'elle ait notre accord.

Un seul homme libre suffit à prouver que la liberté n'est pas morte.

La question n'est jamais de «vivre avec son temps», mais pour, ou contre lui. *Ça ne dépend pas.* Tout ce qui se targue d'une avance temporelle avoue seulement par là qu'il n'est pas supérieur au temps.

Le nouveau n'est que l'alibi du médiocre. Jusqu'à présent, le progrès n'a désigné qu'un certain accroissement dans l'insignifiant. L'essentiel est resté dans l'enfance. Les hommes ont eu des moeurs, mais ils ne les ont pas encore pensées. C'est une négligence dont ils n'ont plus les moyens. Ici, l'histoire commence.

Les catastrophes de l'histoire ne démontrent rien contre le bien. Ce ne sont pas les mouvements révolutionnaires qui ont suspendu «le cours normal des choses». Inversez. C'est ce cours ordinaire qui est la suspension du bien. Dans leur enchaînement, les mouvements révolutionnaires composent la tradition du bien, jusqu'ici: la tradition des vaincus. Elle est nôtre.

Toute l'histoire passée se résume à cela, qu'une grande ville fut assiégée par de petits rois.

Inexpugnable, le reste demeure.

Absolument avant le temps, il y a le sens.

Il est une horloge qui ne sonne pas. A elle, la royauté.

Il faut agir comme si nous n'étions les enfants de personne. Leur filiation véritable n'est pas donnée aux hommes. Elle est la constellation de l'histoire dont ils parviennent à se ressaisir. Il est bon d'avoir un panthéon. Tous les panthéons ne se trouvent pas au bout d'une rue Soufflot. Les lieux communs sont la plus belle chose du monde. Il est nécessaire de se répéter. La vérité a toujours dit la même chose, de mille manières. L'instant venu, les lieux communs ont le pouvoir de faire osciller les mondes. D'ailleurs, l'univers est né d'un lieu commun.

Ce monde n'est pas adéquatement décrit parce qu'il n'est pas adéquatement contesté, et réciproquement. Nous ne cherchons pas un savoir qui rende compte d'un état de fait, mais un savoir qui les crée. La critique ne doit redouter ni la pesanteur des fondements, ni la grâce des conséquences. L'époque est furieusement métaphysique, qui travaille sans répit à l'oublier.

La Métaphysique Critique, en la repoussant, on l'embrasse.

Certains ont trouvé que la vérité n'existe pas. Ils en sont punis. Ils ne se dérobent pas à la vérité, tandis que la vérité se dérobe à eux. Ils ne l'enterrent pas, tandis qu'elle les enterrera.

Nous n'avons que faire des gémissements, nous ne ferons à personne la charité d'une révolte sur

3

mesure. Il vous faudra tout reprendre par vous-mêmes. Ce monde a besoin de vérité, non de consolations.

Il faut critiquer la domination, parce que la servitude domine. Qu'il y ait des esclaves «heureux», ne justifie pas l'esclavage.

Ils sont nés. Ils veulent vivre. Et ils poursuivent des destins de mort. Même, ils veulent se reposer et ils laissent des fils, pour que naissent d'autres morts, et d'autres destins de mort. Voici venu le temps des larves, elles écrivent même de petits livres dont on cause dans leurs élevages. Depuis qu'il y a des hommes, et qui lisent Marx, on sait ce qu'est la marchandise, mais on en a toujours pas fini pratiquement avec elle. Certains, qui ont fait autrefois profession de la critiquer, avancent même qu'elle serait une seconde nature, plus belle et plus légitime que la première, et que nous devrions nous plier à son autorité. Ses métastases ont atteint les extrémités du monde; il serait bon de se rappeler qu'un organisme entièrement cancérisé s'effondre en peu de temps.

Les alternatives et les litiges anciens sont exsangues. Nous en imposons de nouveaux.

Rejetez également les deux côtés. N'aimez que le reste, Seul, le reste sera sauvé.

Les hommes sont responsables du monde qu'ils n'ont pas créé. Ce n'est pas une notion mystique, c'est une donnée. S'en étonnera qui s'en est arrange.

D'où, la guerre.

L'ennemi n'a pas l'intelligence des mots, l'ennemi les piétine. Les mots veulent être redressés.

Le bonheur n'a jamais été synonyme de paix. Il faut se faire du bonheur une idée offensive.

La sensibilité n'a que trop longtemps été une disposition passive à la souffrance, elle doit devenir le moyen même du combat. Art de retourner la souffrance en force.

→ La liberté ne s'accommode pas de la patience, elle est la pratique en acte de l'histoire. ←

Inversement, *les* «libérations» ne sont que l'opium des mauvais esclaves. La critique naît de la liberté, et l'accouche. Les hommes sont plus sûrs de se libérer en se déprenant que d'accéder au bonheur en recevant. ' Poursuivez la liberté, vous aurez le reste avec. Qui veut se garder, se perdra.

De même que tout ce dont l'existence doit être préalablement prouvée, la vie selon ce temps est de bien peu de valeur.

Un ordre ancien subsiste en apparence. En vérité, il n'est plus là que pour être décrit dans toutes ses perversions.

On dit qu'il n'y a point de péril, parce qu'il n'y a pas d'émeute; on dit, comme il n'y a pas de désordre matériel à la surface de la société, que la révolution est loin de nous. C'est que les forces d'anéantissement sont engagées dans une voie tout autre que celle où l'on s'attendait d'abord à les trouver.

→ Sachez, jeunes imbéciles, petits mufles réalistes, qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que n'en rêvent vos solipsismes inconséquents. ←

→ Cette société fonctionne comme un appel incessant à la restriction mentale. Ses meilleurs éléments lui sont étrangers. Ils se rebellent contre elle. Ce monde tourne autour de ses marges. Sa décomposition l'excède. Tout ce qui vit encore vit contre cette société. ←

→ Quittez le navire, non parce qu'il coule, mais pour le faire couler. ←

→ Ceux qui ne comprennent pas aujourd'hui ont déjà déployé toute leur force hier, pour ne pas comprendre. En son for intérieur, l'homme est au fait de l'état du monde. ←

Toute chose se radicalise. La bêtise, comme l'intelligence.

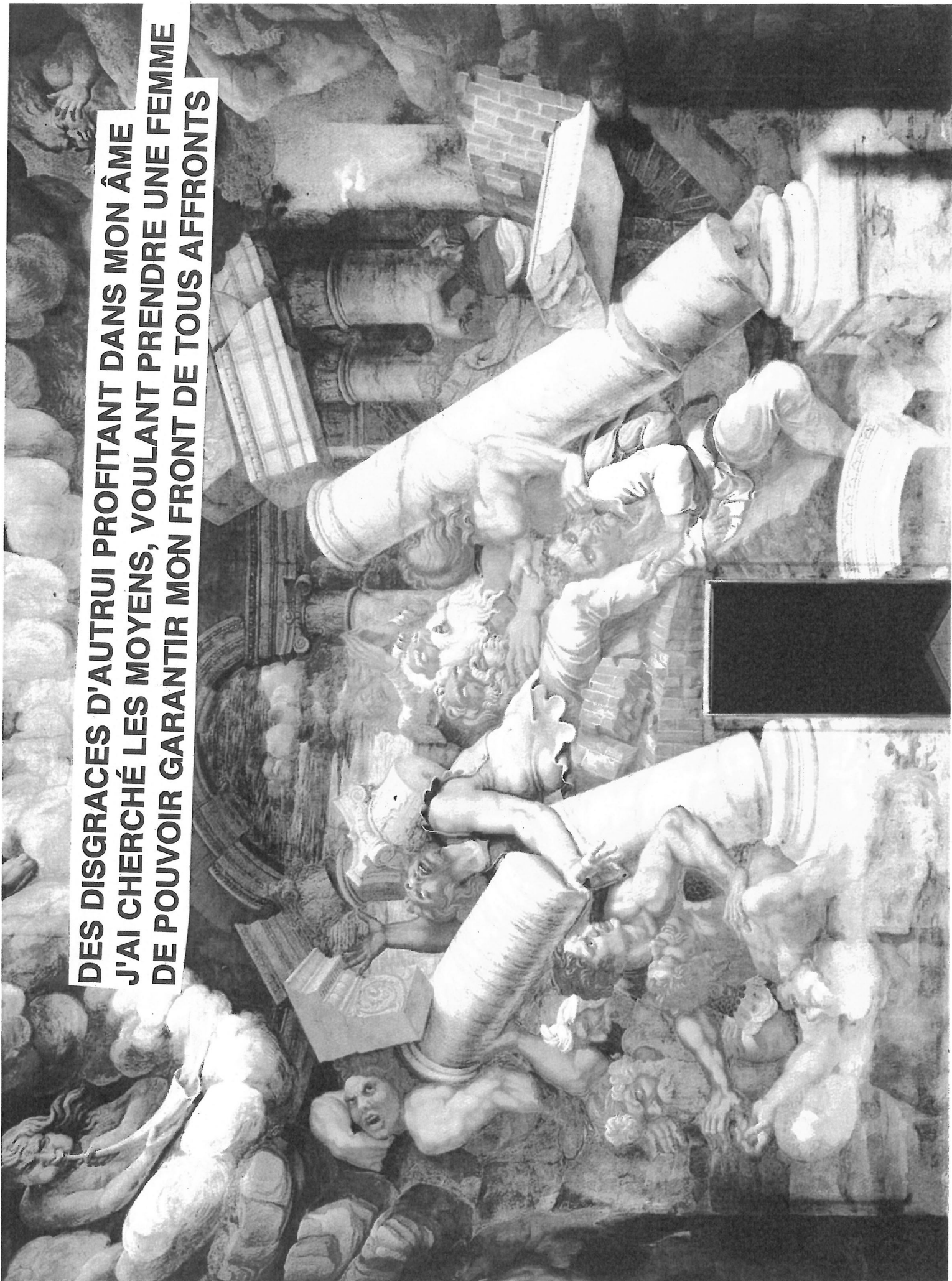
Le *Tiqun* dégage les lignes de rupture dans l'univers de l'indifférencié. L'élément du temps se résorbe dans l'élément du sens. Les formes s'animent. Les figures s'incarnent. Le monde *est*.

Chaque nouveau mode de l'être ruine le mode de l'être précédent et ce n'est qu'alors, sur les ruines de l'ancien, que le nouveau commence. Et ceci est appelé les «douleurs de l'enfantement» pour signifier une période de grands tumultes. Il apparaît que sera ruiné l'ancien mode de l'être dans le monde, ce qui changera différentes choses.

→ Un jour, une société a tenté, par des moyens innombrables et sans cesse répétés, d'anéantir les plus vivants d'entre ses enfants. Ces enfants ont survécu. Ils veulent la mort de cette société. Ils sont sans haine. ←

C'est une guerre qui n'est précédée d'aucune déclaration. Au reste, nous ne la déclarons pas, nous la révélons seulement.

**DES DISGRACES D'AUTRUI PROFITANT DANS MON ÂME
J'AI CHERCHÉ LES MOYENS, VOULANT PRENDRE UNE FEMME
DE POUVOIR GARANTIR MON FRONT DE TOUS AFFRONTS**



LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Mardi 13 Mai 2014

Atelier de transmission

Aujourd'hui, Louise est la seule participante de l'atelier. Chloé et Thomas lui proposent un échauffement physique. Ensuite, Louise choisit de travailler la scène 4 de l'acte V (lorsque Agnès retombe dans les griffes d'Arnolphe). Après le travail classique sur la ponctuation et la distinction de blocs de sens, c'est la course poursuite qui concentre les attentions de ce matin : Thomas fait d'abord Agnès et Louise Arnolphe puis les rôles s'échangent.

La scène du potage entre Alain et Georgette est rapidement essayée, suivie de la scène 5 de l'acte II où Agnès raconte de quelle manière elle rencontra Horace. Louise donne vie à la vieille femme dont parle Agnès (le jeu étant de rendre visible les dires). Elle décide également de mâcher le rap d'Arnolphe (scène 2, Acte III). Le monologue révèle alors la difficulté de dire des alexandrins. Il se transforme en très bon exercice de diction et de concentration. Ce matin, beaucoup de scènes ont été explorées. Louise s'est emparée des textes de différents personnages. Peu de nouvelles hypothèses ont été testées. Thomas a fait des tentatives variées concernant Arnolphe et a cherché dans un autre registre que ne le fait habituellement Julien. Chloé a pu entendre le texte d'Agnès différemment.

Répétition

La fin de l'acte V de *L'École des femmes* est revisitée. Une nouvelle issue est imaginée : Arnolphe reste sur le plateau et c'est à lui qu'est racontée toute l'histoire d'Henrique et de son enfant illégitime. Il ne s'enfuit qu'à sa dernière réplique « ouf ». Cette hypothèse de travail ne sera pas essayée ce soir au plateau. Une transmission du rôle du notaire est effectuée ; Judith donne les armes du texte et de son découpage à Pierre.

Électre est remise à l'ouvrage. On parle déjà de demain, les premiers pas sur le site, le texte à faire tourner dans les ruines de Fourvière. Gwenaël Morin rêve d'y revenir avec le même décors que celui utilisé pour *Antigone* en 2009 : « J'aime bien cette idée que ça ne change jamais. Nous seuls nous changeons : nous avons vieilli, comme *Électre*. Le texte est différent, les paroles, mais ça ne change pas ».

Représentation

29 spectateurs. Ce soir la représentation n'est pas des plus convaincantes. À la sortie du spectacle, Gwenaël Morin fait des retours : l'énergie est trop basse et les comédiens ne sont pas suffisamment conquérants. Il faut faire attention à ne pas être trop assis dans ses marques et se reposer sur ce qui est déjà construit et fiable. Il manque un esprit de parcours, des enjeux, une inquiétude. La pièce peut davantage se déployer. Il faut que tout serve, que chaque moment soit existant, affiner le texte, être présent à chaque mot. La mise en scène est là mais le jeu d'acteur peut être encore plus puissant. Le formalisme prend trop le pas sur le jeu. Il ne faut pas oublier de donner du relief et de remettre en chantier, c'est-à-dire de réinterroger les dimensions formelles, les enjeux des scènes et de la pièce : « C'est à vous, individuellement, d'inventer les nécessités ».

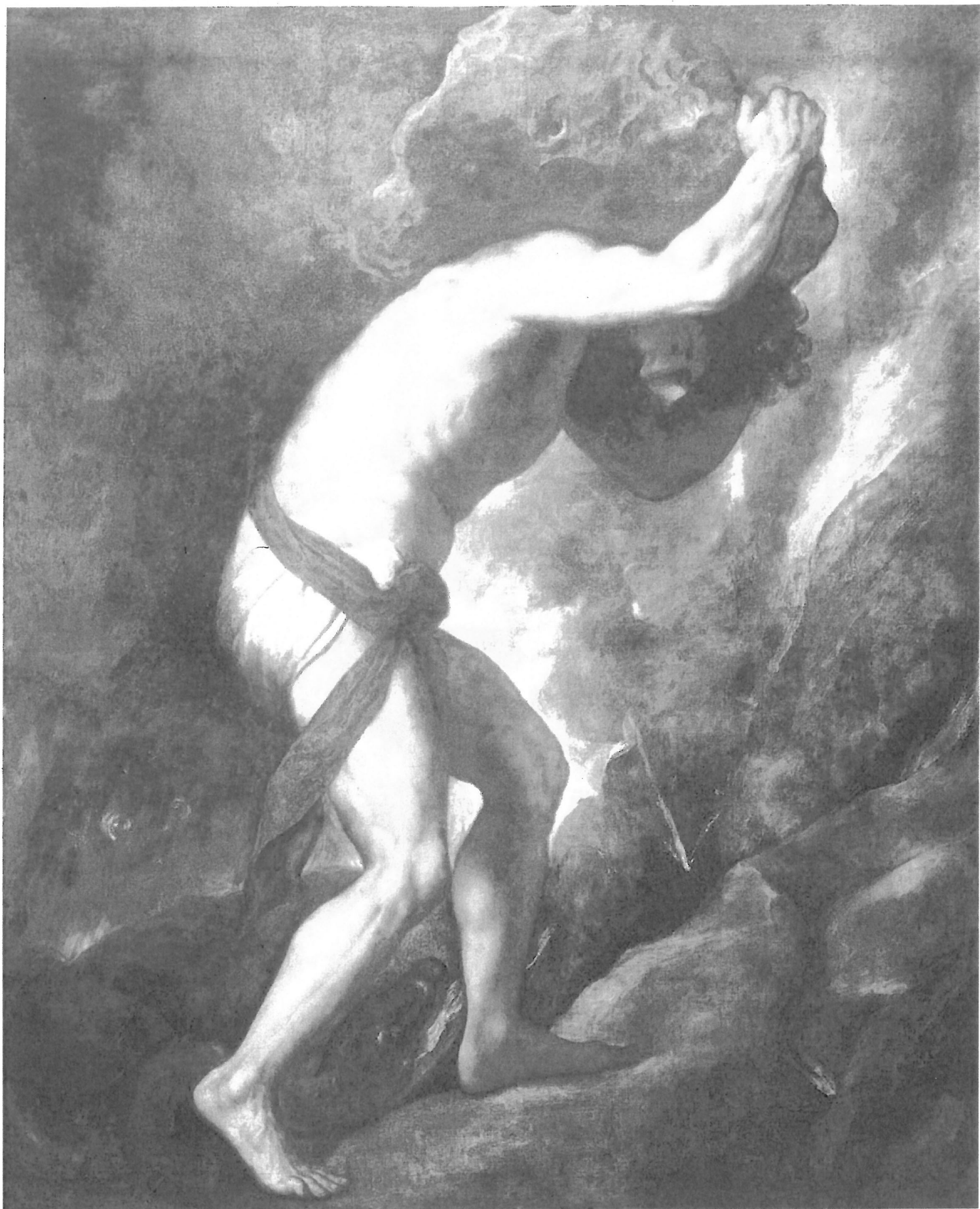
Des choses précises sont à modifier : il faut essayer de jouer les maximes avec une Agnès en larmes et ne pas prendre de temps entre chaque maxime. Trouver une fin où le cercle des hommes enferme Agnès plutôt que de voir ces derniers quitter la scène.

Sara Ferroud

Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaël Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud. Montage iconographique : François Dodet.

Illustrations (par ordre d'apparition): Hendrik Goltzius, *la chute de tantale, détail*, 1588 / Pontormo, *la pénitence de saint-jérôme*, 1527 / jusepe de ribera, *saint jérôme et l'ange*, 1621 / Agnolo Bronzino, *galatée et pygmalion*, 1530 / Giulio Romano, *salle des géants palais du Te*, vers 1530, / Titien, *sisyphé*, 1548



**QUOI , L'ASTRE QUI S'OBSTINE À ME DÉSESPÉRER
NE ME DONNERA PAS LE TEMPS DE RESPIRER ?**